

Travaux du 19ème CIL | 19th ICL papers

Congrès International des Linguistes, Genève 20-27 Juillet 2013
International Congress of Linguists, Geneva 20-27 July 2013



Thomas ROBERT

Université de Genève, Switzerland

thomas-robert@live.fr

*Linguistique saussurienne, évolutionnisme,
communication animale*

oral presentation in workshop: 111 Langage et cognition
dans une perspective saussurienne (Daniele GAMBARARA)

Published and distributed by: Département de Linguistique de l'Université de
Genève, Rue de Candolle 2, CH-1205 Genève, Switzerland

Editor: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Switzerland
ISBN:978-2-8399-1580-9

Linguistique saussurienne, évolutionnisme, communication animale

Thomas ROBERT

0. Introduction

L'apposition des trois termes linguistique saussurienne, évolutionnisme, communication animale appelle à la mobilisation de trois figures. Dans un ordre d'évidence plutôt que chronologique, Saussure apparaît comme premier protagoniste, tandis que Darwin s'impose comme représentant paradigmatique de la théorie de l'évolution. Figure moins évidente de prime abord, il est possible de faire reposer la lourde responsabilité de représenter la communication animale sur les épaules de Nim Chimpsky. Ce dernier, chimpanzé nommé en référence à Noam Chomsky, a en effet servi de support aux expériences du psychologue américain Herbert Terrace¹. Or, Nim Chimpsky porte la lourde responsabilité d'avoir reconduit tout le règne animal au silence, ou plutôt au bruit pré-linguistique. En effet, s'étant montré incapable d'apprendre le langage des signes américain (ASL), Nim Chimpsky met fin, en 1979, à l'euphorie suscitée par les capacités linguistiques des primates, enthousiasme initié par les Gardner et leur gueunon Washoe, premier animal non-humain ayant été capable, selon les dires de ses éducateurs, d'apprendre et de communiquer de manière cohérente à travers l'ASL². Loin de passer inaperçues, les recherches des Gardner ont motivé l'entraînement d'une multiplicité de primates à différents moyens de communication symboliques. Ainsi, nous pouvons citer, à titre d'exemple, les chimpanzés Austin et Sherman, la gorille Koko, le bonobo Kanzi ou encore l'ourang-outan Chantek. L'échec de Nim Chimpsky relaté par la plume acerbe de Terrace réduit à néant les succès des primates précités et des chercheurs-singes³ les ayant accompagnés dans leur apprentissage, ces derniers s'étant rendu coupable, selon le psychologue, d'un manque de rigueur incompatible avec la recherche scientifique⁴. C'est à partir du constat d'échec de Terrace quant aux capacités linguistiques des primates qu'il est possible de lier les trois principales figures préalablement évoquées. Pour ce faire, il convient d'interroger non pas la méthode des chercheurs-singes tant décriée par Terrace, mais de se poser la question si le psychologue a réellement laissé la chance à son sujet d'étude, Nim Chimpsky, de s'exprimer. Une réponse négative amène deux nouvelles questions complémentaires : Pourquoi n'a-t-on pas laissé Nim Chimpsky s'exprimer ? Comment permettre à Nim Chimpsky de s'exprimer ? Afin de répondre à la première de ces deux interrogations, il est nécessaire, dans un premier temps, de s'intéresser à l'histoire et à la philosophie de l'éthologie et de faire apparaître son caractère résolument réaliste-cartésien. Ce n'est que dans un second temps que nous pourrons alors mobiliser à la fois Darwin, plus particulièrement les principes de son éthologie, et Saussure, notamment sa définition des sciences historiques, afin de conférer à Nim Chimpsky le statut d'animal darwinien-saussurien lui accordant une possibilité d'expression, de reconnaissance de ses compétences linguistiques.

1. Une approche réaliste-cartésienne

¹ Cf. Terrace (1979)

² Cf. A. & B. Gardner (1969)

³ Nous reprenons ce syntagme employé par Lestel (1995)

⁴ Pour une histoire des études sur les singes parlants, cf. Lestel (1995)

Les conclusions négatives de Terrace sur les capacités de Nim Chimpsky relève d'un paradigme bien spécifique de l'éthologie que nous pouvons, à la suite de Lestel⁵, qualifier de réaliste-cartésien. Deux principes fondamentaux sont à la base de cette approche, à savoir l'affirmation de l'existence d'un monde distinct du sujet pouvant être décrit de manière objective et la réduction du comportement animal à des procédures causales et mécaniques. Ce n'est que dans ce contexte que les affirmations de Terrace peuvent être comprises. En effet, ce n'est pas tant l'échec de Nim Chimpsky qui importe que les conclusions plus générales que Terrace en tire :

Les résultats et les affirmations de Herbert Terrace, en 1979, font l'effet d'une douche froide dans l'atmosphère euphorique qui prévaut alors, et son verdict tombe comme un couperet : Nim Chimpsky, son chimpanzé cobaye, a été incapable d'apprendre le moindre rudiment de langage. Ce n'est pas tout : les conclusions sont les mêmes quand il réanalyse les données de ses confrères. Autrement dit, leurs résultats positifs ne proviennent pas de capacités mentales supérieures imprudemment attribuées aux chimpanzés, mais de leur laxisme méthodologique. Les objections du chercheur new-yorkais sont intéressantes à deux points de vue. D'abord, parce qu'elles sont représentatives du type d'arguments « scientifiques » que l'on opposait à ceux qui prétendaient que les singes avaient des compétences linguistiques. Ensuite, parce qu'elles sont révélatrices de la fin d'une époque, en constituant l'ultime sursaut d'une réaction qui est de moins en moins énergique. (Lestel (1995) : 61)

D'après Terrace, l'incapacité de Nim Chimpsky, un chimpanzé tout à fait normal, ne souffrant d'aucune pathologie et ne présentant apparemment aucun retard mental, d'apprendre l'ASL jette le discrédit sur toutes les études ayant trait aux "singes parlants" ou peut-être devrait-on dire "singes signant". Tous les chercheurs s'étant consacrés à l'instruction des grands singes et en ayant tiré des conclusions positives sur une capacité de ces derniers à comprendre et à utiliser des signes abstraits se seraient, selon Terrace, montrés coupable d'une erreur méthodologique fondamentale débouchant sur une illusion et s'expliquant par un trop fort vouloir-croire. En d'autres termes, les instructeurs des singes parlants n'ont réussi qu'un numéro de dressage, certes élaboré bien que probablement inconscient, les résultats qu'ils désiraient obtenir apparaissant par le biais d'interprétation fautives ou de signaux inconscients envoyés aux primates⁶.

Un marqueur général et historique du paradigme réaliste-cartésien transparaît dans les critiques de Terrace à l'encontre de la méthodologie des chercheurs s'étant occupés des singes parlants, à savoir le rejet ferme de toute instance d'anthropomorphisme. En effet, toute considération anthropomorphique entre à la fois en contradiction avec une description objective des phénomènes constatés indépendante de l'observateur et avec une réduction du comportement animal à des procédures causales et mécaniques⁷. C'est en fait une allégeance au canon de Morgan qui apparaît dans l'approche prônée par Terrace. Acte fondateur d'une éthologie objectiviste, le canon de Morgan stipule que « [i]n no case is an animal activity to be interpreted in terms of higher psychological processes if it can be fairly interpreted in terms of processes which stand lower in the scale of psychological evolution and development. » (Morgan (1895) : 53) Directement dirigé contre l'éthologie développée par Romanes (certainement le plus fidèle disciple de Darwin concernant la question du comportement animal), le canon de Morgan proscrit tout recours à l'anthropomorphisme, prétend se dédouaner de tout vouloir-croire et garantit ainsi une parfaite objectivité. En

⁵ Cf. Lestel (2011)

⁶ C'est ainsi le célèbre exemple de Clever Hans qui est ici mobilisé. Hans, un cheval allemand apparemment capable de compter, s'est vu dénié ses capacités comptables par le psychologue Oskar Pfungst, ce dernier ayant démontré que le propriétaire de Hans émettait en réalité des signaux inconscients auxquels le cheval répondait. Sur les conclusions de Terrace, l'argument de l'effet Clever Hans et les réponses suscitées par l'échec de Nim Chimpsky : cf. Lestel (1995) : 61-79.

⁷ Notons que l'anthropomorphisme ne serait plus un problème pour ce second point, dans le cas où le comportement serait également réduit à des procédures causales et mécaniques.

définitive, le canon de Morgan établit ce que Lestel considère comme une fable et que nous n'hésitons pas à qualifier de véritable fantasme, à savoir la possibilité d'une observation sans observateur⁸. Aussi neutre que possible, dénué de toute opinion, l'observateur ne projette rien de lui-même sur l'interprétation du comportement animal. Un corollaire pratique du fantasme herméneutique de l'observation sans observateur consiste en l'évitement d'une contagion du sujet d'étude, c'est-à-dire de l'animal, par le chercheur l'étudiant⁹. L'on ne peut que souligner le caractère hautement incompatible de l'exigence de non contagion, que Lestel n'hésite pas à qualifier de rousseauisme extrême de l'éthologie¹⁰, avec l'entreprise même d'une instruction des grands singes. Comment serait-il possible d'apprendre à communiquer à un chimpanzé au moyen de signes abstraits tout ce qu'il y a de plus humains sans pour autant "contaminer" ce dernier ? La communication apparaît, en fin de compte, comme le cas le plus paradigmatique d'une "contamination". Ainsi, si les instructeurs et les chercheurs s'étant attelés à apprendre aux primates à communiquer au moyen de signes abstraits ont peut-être bien, dans certains cas, fait preuve d'un vouloir-croire, Terrace, et avec lui toute l'éthologie objectiviste, réaliste-cartésienne, peut être accusé d'un déni farouche de croyance. Nim Chimpsky apparaît dès lors comme condamné d'avance, Terrace, de part l'épistémologie de laquelle il se réclame, ne pouvant lui laisser une chance de s'exprimer.

La définition du langage impliquée par l'approche de Terrace s'inscrit nécessairement dans l'épistémologie réaliste-cartésienne. En effet, une définition extrêmement stricte et restrictive du langage est défendue par ce dernier. Ainsi, si le psychologue américain peut déclarer que Nim Chimpsky ne parle pas c'est parce qu'il ne saurait avoir accès à une grammaire¹¹. Non seulement les conclusions de Terrace s'inscrivent dans une perspective résolument chomskyenne, le nom même donné au sujet de l'expérience, pour amusant soit-il, ne laisse aucun doute subsister, mais elles marquent une définition anthropocentrique du langage n'étant pas sans rappeler les critères établis par Hockett¹², tout accomplissement communicationnel de l'animal ne pouvant être considéré que comme le langage humain moins telle ou telle caractéristique essentielle de la parole. Le primate est condamné à revêtir la forme d'un sous-homme afin d'éclairer ce qu'est l'homme, ou du moins d'aider à dessiner les contours d'une faculté, celle du langage, dont les limites restent encore floues. Ainsi pouvons-nous conclure avec Lestel que les singes parlants, qui se devaient d'aider à mieux comprendre l'homme, ont surtout montré que la définition du langage issue du contexte résolument chomskyen des années 1970, que l'on peut qualifier de positiviste, se révèle peut-être grossièrement adéquate aux possibilités des primates mais surtout inutiles pour caractériser ou décrire l'homme¹³.

En définitive, une analyse de la méthodologie employée par Terrace en réaction à l'enthousiasme quant aux capacités des primates ne peut que conduire à répondre par la négative à la première de nos interrogations : A-t-on laissé Nim Chimpsky s'exprimer ? Or, constater que l'approche de Terrace correspond à l'épistémologie réaliste-cartésienne apporte une réponse directe à la seconde interrogation : Pourquoi n'a-t-on pas laissé Nim Chimpsky s'exprimer ? Enfin, l'étude des critiques de Terrace à l'encontre des nombreuses autres études concernant la capacité des grands singes à maîtriser des signes abstraits inventés par l'homme et transmis aux primates préfigure en partie la réponse à apporter à notre ultime interrogation :

⁸ Cf. Lestel (2011) : 89-90

⁹ Cf. Lestel (2011) : 90

¹⁰ C'est le désir d'étudier un animal parfaitement naturel qui pousse Lestel à utiliser cette analogie. Cf. Lestel (2012).

¹¹ Lestel (1995) : 64-66

¹² Hockett a tenté de donner des critères clairs définissant le langage. Cf. Hockett (1960a) : 392-430 ; *Id.* (1960b) : 88-96

¹³ Lestel (1995) : 193

Comment laisser Nim Chimpsky s'exprimer ? En effet, c'est un nécessaire changement d'épistémologie qui s'impose. Reste alors à déterminer quelle approche substituer au paradigme réaliste-cartésien. Le recours conjoint à Darwin et à Saussure permet d'esquisser une réponse plus programmatique que définitive, à savoir conférer à Nim Chimpsky le statut d'animal darwinien-saussurien.

2. Vers un animal darwinien-saussurien

2.1. Un animal saussurien

Accorder à Nim Chimpsky le statut d'animal darwinien-saussurien afin de lui donner une possibilité de s'exprimer requiert la définition d'un tel qualificatif. Or, la rencontre entre les trois protagonistes ne va pas de soi. Ainsi, il semble difficile d'établir un lien entre Saussure et Darwin autre que celui de la correspondance entre le père du linguiste genevois, Henri de Saussure, et le célèbre naturaliste anglais¹⁴. Saussure n'apparaît certes pas comme étant anti-évolutionniste, mais la conférence de 1891 donnée à l'occasion de son retour à Genève après des années parisiennes marque à tout le moins une position a-évolutionniste :

Le langage, ou la langue, peut-il <donc> passer pour un objet qui appelle par lui-même l'étude ? <Telle est la question qui se pose. Je ne l'examine même pas. Je vous dirai,> Messieurs, qu'on a tout refusé à notre <pauvre> espèce humaine <comme caractère distinctif vis-à-vis des> autres espèces animales, tout, et absolument tout, y compris l'instinct d'industrie, y compris la religiosité, la moralité, le jugement et la raison, tout, excepté le langage, ou comme on dit la <parole> articulée, <ce terme d'articulé étant> un terme au fond <obscur et très vague> sur lequel je <fais toutes réserves>. Je n'oublie pas qu'à l'heure qu'il est plusieurs espèces de singes, <comme l'ont annoncé> les journaux, sont en train de nous disputer ce dernier <apanage [cette dernière] fleur dans notre couronne, le langage articulé> et je ne discute pas quels sont les titres de ces singes qui peuvent être, <je l'admets,> dignes de considération. (Saussure (1967-1974 [1891]) : IV, 4 ; *Id.* (2002 [1891]) : 145)

Le mouvement argumentatif a son importance. Il s'agit pour Saussure de convaincre, dans cette conférence inaugurale, du bien fondé d'une étude du langage et, par extension, d'une épistémologie adaptée à ce domaine. Ce que l'on peut considérer comme un appel à l'orgueil de l'espèce humaine semble être une stratégie tout à fait adéquate. Saussure mobilise à ce titre toute la dialectique du propre de l'homme, le langage apparaissant comme dernier rempart entre l'homme et l'animal. Toutefois, Saussure ne manque pas de reconnaître, avec l'évocation des singes parlants – déjà – le possible caractère tout à fait temporaire de ce propre de l'homme, du moins dans son expression de singularité totale. Il faut souligner que loin de refuser la portée de ces nouvelles découvertes linguistico-éthologiques, Saussure se contente de les écarter du champ qu'il considère comme le sien. Ainsi, l'évolution n'est pas niée mais apparaît comme hors du cadre de l'étude linguistique qui considère le langage d'une espèce humaine telle qu'observable actuellement :

Ce qui est <clair>, comme on l'a répété mille fois, c'est que l'homme sans le langage serait peut-être *l'homme*, mais qu'il ne serait pas <un être se rapprochant même approximativement de> l'homme <que nous connaissons et que nous sommes>, parce que le langage a été le plus <formidable engin d'> action collective <d'une part>, et d'éducation individuelle de l'autre, l'instrument sans lequel <en fait l'individu ou l'espèce n'auraient jamais pu> même aspirer à développer dans aucun sens ses facultés natives. (Saussure (1974 [1891]) : IV, 4 ; *Id.* (2002 [1891]) : 145)

La science du langage ne s'intéresse pas à l'homme d'un point de vue biologique mais d'un point de vue social. Une autre réalisation de l'espèce humaine est certes possible, elle ne concerne toutefois pas le champ du domaine dédié au langage. Le linguiste étudie l'homme

¹⁴ Joseph (2012) : 59-67 ; 228 note 15

dans un contexte où la sphère du sens est pleinement déployée au sein des différentes communautés linguistiques. Les sciences naturelles et leurs progrès ne sont en aucun cas niées, elles n'influencent toutefois pas des sciences sociales dont l'autonomie est garantie par le refus de la causalité entre l'ordre des faits empiriques et la sphère du sens¹⁵.

Ce que l'on peut considérer comme une suspension du jugement de Saussure concernant l'établissement d'une phylogénie du langage, confirmé d'ailleurs par le refus de la question des origines, se double alors d'un refus d'une naturalisation du langage :

Si l'étude <linguistique> de <plusieurs langues ou d'une seule> reconnaît pour <son> but <final et> principal la <vérification et la recherche> des lois et des procédés <universels> du langage, on demande jusqu'à quel point ces études ont leur place dans une Faculté des Lettres, ou si elles n'auraient pas une place également convenable dans une Faculté des Sciences ? Ce serait renouveler la question <bien connue> agitée autrefois par Max Müller et Schleicher ; il y a eu, <Messieurs, vous le savez,> un temps où la science du langage s'était persuadée à elle-même qu'elle était une science naturelle, <presque une science physique> ; je ne songe pas à démontrer <comme quoi> c'était une profonde illusion de sa part, mais au contraire à constater que ce débat est clos et bien clos. (Saussure (1974 [1891]) : IV, 5 ; *Id.* (2002 [1891]) : 148)

D'une part, la naturalisation du langage est refusée dans son contexte institutionnel. L'étude du langage ne relève pas de la Faculté des Sciences mais de la Faculté des Lettres. Le débat abordé ici dépasse le simple exemple de la linguistique. En effet, il s'agit de définir ce qu'est une science. Or la linguistique se prête particulièrement bien à la discussion de la définition de la science. Ainsi, avant Saussure, Whitney s'était-il attelé à faire de la linguistique une science, prônant alors une définition large de cette dernière. Comme le relève Alter, alors que le terme "science" connaît un essor définitionnel durant la première moitié du dix-neuvième siècle, englobant toute discipline à vocation systématique, son acception se restreint dès la seconde moitié du même siècle pour n'englober plus que les sciences naturelles¹⁶. La volonté de faire de la linguistique une science, généralement partagée par tous les spécialistes de la discipline, débouche alors sur deux classifications drastiquement opposées de la science du langage par un jeu subtil avec la définition même de ce que doit être une science. D'un côté, des linguistes comme Schleicher et Müller, si l'on se contente de citer ceux dénoncés par Saussure, peuvent considérer le langage comme un quasi-organisme et font entrer la linguistique au sein même des sciences naturelles, ce qui est tout à fait compatible avec une définition restreinte de la science ; à l'extrême opposé, des linguistes comme Whitney et Saussure peuvent insister sur le fait que le langage est le résultat de la volonté humaine non réductible aux sciences naturelles, ce qui nécessite une définition élargie de la science si la linguistique doit obtenir ce statut. En définitive, Saussure argumente en faveur d'une réconciliation entre discipline systématique et Faculté des Lettres. La linguistique, à travers l'étude des langues, doit dégager des « lois et des procédés universels du langage ». A travers l'intégration d'une discipline poursuivant un tel but, la Faculté des Lettres ne se limite pas à l'étude des arts, témoins d'une expression particulière des facultés de l'homme, mais rivalise avec la Faculté des Sciences en intégrant l'universalité des facultés humaines dans son champ d'investigation.

D'autre part, la naturalisation du langage est refusée de par son essence. En d'autres termes, la définition même du langage et la méthodologie employée pour étudier ce dernier proscrivent toute instance de naturalisation. Saussure se base ainsi sur les liens unissant la langue, la masse parlante et le temps et qualifie l'étude du langage, toujours basée sur les langues particulières, de science historique :

¹⁵ L'on retrouve dans cette approche une compatibilité avec ce que Auroux a défini comme étant l'épigénéisme culturel ayant Lévi-Strauss comme figure de proue. Cf. Auroux (2007) : 24-27.

¹⁶ Alter (2005) : 95-96

A mesure <qu'on> a mieux compris la véritable nature <des faits de> langage, <qui sont si près de nous,> mais d'autant plus difficile à saisir dans leur essence, il est devenu plus évident que la science du langage est une science historique et rien d'autre qu'une science historique. C'est de cette qualité de science historique que se réclamera toute espèce d'études linguistiques pour figurer dans une Faculté des Lettres. Comme c'est particulièrement aussi sur cette idée d'histoire qu'il est insisté dans le titre de ce cours – alors que d'autres dénominations comme *Grammaire comparée* sont plus usitées – je crois devoir essayer de faire le commentaire, nécessairement très abrégé et incomplet, du sens qu'a ce mot *histoire* pour le linguiste. C'est sur ce sujet que j'aurais voulu solliciter votre attention presque sans autre préambule, car il contient tout : plus on étudie la langue, plus on arrive à se pénétrer de ce fait que *tout* dans la langue *est histoire*, c'est-à-dire qu'elle est un objet <d'analyse> historique, et non <d'analyse> abstraite, qu'elle se compose de *faits*, et non de *lois*, que tout ce qui semble *organique* dans le langage est en réalité *contingent* et complètement accidentel. (Saussure (1967-1974 [1891]) : IV, 5 ; *Id.* (2002 [1891]) : 148-149)

La triple dichotomie – analyse historique/analyse abstraite ; faits/lois ; contingent/organique – établie par Saussure à partir de l'essence même des phénomènes linguistiques fait s'opposer deux épistémologies distinguées drastiquement et illustrant les différences méthodologiques entre Faculté des Sciences et Faculté des Lettres telles que mises en avant dans le refus institutionnel de la naturalisation du langage. Applicable au langage, tout phénomène linguistique étant un fait contingent analysable historiquement et non pas le résultat d'une loi organique relevant d'une étude abstraite, l'approche prônée par Saussure peut être appliquée à d'autres domaines de recherche. C'est à ce titre que la possibilité d'un animal saussurien peut être dégagée. Ainsi, non seulement les capacités linguistiques de l'animal mais également tous ses comportements peuvent être abordés en tant que faits contingents susceptibles d'être l'objet d'une analyse historique. En définitive, l'animal saussurien est un individu possédant une histoire permettant à l'observateur d'expliquer ses comportements. Loin d'une réduction du comportement animal à des procédures causales et mécaniques inhérente au paradigme réaliste-cartésien, l'approche saussurienne de l'animal fait de ce dernier un individu susceptible de culture¹⁷.

2.2. Un animal darwinien

La constitution de l'animal saussurien, à partir de l'épistémologie défendue par Saussure dans ses conférences de 1891, se fait contre la tendance à la naturalisation de la linguistique et du langage. La défense de la langue comme institution, initiée par Whitney, s'oppose à un certain darwinisme du langage, représenté par Müller et Schleicher. Or, ce darwinisme représente une acception restreinte de la pensée de Darwin en général et de ses considérations sur le langage et son origine en particulier. En effet, faire référence à Müller et Schleicher pour établir un lien entre linguistique, ou plutôt philologie, et théorie darwinienne, revient à considérer uniquement le parallèle classificatoire entre descendance avec modification des espèces et des langues¹⁸. Face à cette linguistique darwiniste, basée sur une application du mécanisme de sélection naturelle aux phénomènes linguistiques, il convient d'opposer une linguistique darwinienne non réductible au principe sélectif et s'inscrivant dans une éthologie globale faisant apparaître l'animal darwinien.

Constituer l'animal darwinien et le faire se rencontrer avec l'animal saussurien demande un effort définitionnel mobilisant à la fois un versant historique et un versant théorique, programmatique. En effet, il s'agit d'une part de mettre en évidence une éthologie darwinienne dans les œuvres du naturaliste et d'autre part, de l'intégrer dans un paradigme opposé à l'approche réaliste-cartésienne, à savoir celui fondé par Saussure à travers sa

¹⁷ La culture est ici entendue, au niveau comportemental, comme non-détermination par la biologie de l'animal ainsi que par non-détermination par l'environnement. Lestel ajoute l'importance de l'élaboration par l'animal d'une signification nécessitant une individuation faisant de l'animal un sujet. Cf. Lestel (2001) : 368.

¹⁸ A ce sujet, cf. Tort (1980), *Evolutionnisme et linguistique* : 7-40 ; Alter (1999) : 72-79 ; Hoquet (2009) : 140-146.

définition des sciences historiques. Or, une telle entreprise va tout autant à l'encontre de la tendance générale des études sur Darwin que de l'utilisation théorique et pratique faite de la théorie du naturaliste anglais. Ainsi, loin d'être darwiniennes, c'est-à-dire compatibles avec l'ensemble de l'œuvre du naturaliste, les recherches concernant Darwin et le recours à ce dernier dans de multiples domaines peuvent être qualifiés de darwinistes, ou de néo-darwinistes¹⁹. La nuance entre ces deux qualificatifs est essentielle. Une approche darwinienne considère tous les principes mobilisés par le naturaliste, des plus populaires – la sélection naturelle – aux plus décriés – l'hérédité des caractères acquis, la pangénèse – tandis qu'une approche darwiniste est centrée sur une seule œuvre – *L'origine des espèces* – et sur le caractère nécessaire et surtout suffisant de la sélection naturelle pour rendre compte du transformisme de Darwin.

Le travail historique amenant à la reconnaissance de l'éthologie darwinienne et permettant de mettre au jour l'animal darwinien est déjà en partie jalonné. Tournant partiellement le dos à *L'origine des espèces* et se concentrant sur les autres œuvres de Darwin, notamment *La filiation de l'homme* et *L'expression des émotions chez l'homme et l'animal* de même qu'en mettant au jour la richesse théorique des nombreux manuscrits aisément accessibles, certains chercheurs ont montré l'importance du comportement animal dans la théorie darwinienne²⁰. Ainsi peut-on, à la lecture de l'œuvre globale de Darwin et à la lumière des travaux ayant éclairé l'importance du comportement animal au sein de cette dernière, proposer les principes d'une éthologie darwinienne diamétralement opposée à celle, darwiniste, c'est-à-dire exclusivement basée sur la sélection naturelle et sur le modèle des insectes neutres²¹, exposée dans le chapitre de *L'origine des espèces* consacré à l'instinct.

L'éthologie darwinienne ne peut être comprise que dans son étendue globale qui se traduit par un double mouvement argumentatif propre à *La filiation de l'homme* et à *L'expression des émotions* : d'une part une anthropologie zoomorphique et d'autre part une zoologie anthropomorphique²². Toutes les facultés humaines trouvent leur expression chez l'animal dont l'action est décrite, à travers des anecdotes, en des termes anthropomorphiques. Cette structure argumentative représente ainsi le principe fondamental de l'éthologie darwinienne. Loin de proposer de réduire l'action animale à des procédures causales et mécaniques prédictibles, Darwin laisse se déployer une multiplicité d'exemples, de faits contingents propres à de nombreux individus-animaux.

La seconde partie de *La filiation de l'homme*, consacrée à la sélection sexuelle, est certainement la meilleure illustration de la structure argumentative propre à l'éthologie

¹⁹ L'interprétation darwiniste, ou néo-darwiniste, s'est imposée après l'élaboration, notamment autour du travail d'Ernst Mayr, de la théorie synthétique de l'évolution, réconciliant plusieurs factions autour d'une lecture génétique de la sélection naturelle ayant d'ailleurs débouché sur la sociobiologie (Wilson) ou encore sur la théorie du gène égoïste (Dawkins). Or, nous adhérons à l'analyse de Fodor et Piattelli-Palmarini (2011 : XVI) stipulant une adoption pratiquement aveugle du darwinisme dans bons nombres de domaines, notamment en linguistique et en éthologie.

²⁰ Les noms se font toutefois assez rares et de nombreuses études ont déjà une trentaine d'années, témoignant peut-être d'un élan n'ayant pas réellement réussi à porter ses fruits. Citons à ce titre les articles de Burkhardt Jr. (1985) et Durant (1985), directement intéressés à l'éthologie darwinienne, ou encore la grande étude de Richards (1987), laissant la part belle au comportement animal. Plus récemment, Townshend (2009) a fourni une étude importante de l'influence de la relation entre Darwin et ses animaux domestiques, et plus particulièrement ses chiens, ce dernier ayant trouvé dans l'observation de leur comportement une source de réflexion intarissable.

²¹ Les insectes neutres sont des individus vivant au sein d'une communauté mais ne pouvant pas se reproduire. Or, ces derniers présentent des différences prégnantes qu'ils ne peuvent transmettre. C'est en se basant, pour la première fois, sur la sélection communautaire que Darwin parvient à donner une explication de ce phénomène dont le lamarckisme ne peut rendre compte. L'adéquation et la responsabilité de la sélection naturelle semble dès lors assurée et l'insecte neutre s'impose comme modèle du comportement animal complexe. Cf. Darwin (1859) : 242

²² Cf. Durant (1985) : 302

darwinienne. En effet, Darwin rapporte une somme considérable d'exemples, mobilisant ainsi de nombreuses espèces, ayant trait à la recherche d'un partenaire sexuel. Or, des enseignements généraux, transposables à tout le règne animal non-humain et, partiellement, à l'homme, émergent de cet enchaînement d'anecdotes. La sélection sexuelle est distinguée de la sélection naturelle, dont elle ne constitue absolument pas un cas particulier²³. Au contraire de la sélection naturelle, la sélection sexuelle favorise le développement de structures et de comportements non-adaptatifs, voire même anti-adaptatifs :

The various ornaments possessed by the males are certainly of the highest importance to them, for in some cases they have been acquired at the expense of greatly impeded powers of flight or of running. (...) Hence, as Mr. Gould has remarked, it probably is that such birds are generally of a shy disposition, as if conscious that their beauty was a source of danger, and are much more difficult to discover or approach, than the sombre coloured and comparatively tame females, or than the young and as yet unadorned males.

It is a more curious fact that the males of some birds which are provided with special weapons for battle, and which in a state of nature are so pugnacious that they often kill each other, suffer from possessing certain ornaments. (...) From the foregoing facts we clearly see that the plumes and other ornaments of the males must be of the highest importance to them; and we further see that beauty is even sometimes more important than success in battle. (Darwin (1874) : 403-404)²⁴

Les ornements servant à séduire les potentiels partenaires sexuels sont, au mieux, inutiles à la survie ou, au pire, un handicap. La sélection sexuelle laisse donc apparaître ce que l'on peut considérer comme un champ de l'inutile, opposé à un champ de l'utile au sens d'adaptatif, dans le règne animal. Or, le champ de l'inutile ne peut apparaître qu'au moyen d'une répétition d'anecdotes à travers lesquelles l'observateur, dans un premier temps, le naturaliste, dans un second temps, et le lecteur, dans un dernier temps, peuvent projeter leur propre expérience humaine par analogie. Ainsi, les mâles de nombreuses espèces semblent *vouloir* séduire des femelles qui, apparemment, *choisissent consciemment* leur partenaire sur des critères esthétiques²⁵. L'ouverture du champ de l'inutile est loin d'être anodine puisque ce dernier se double d'une transmission du pouvoir sélectif à l'animal. Non seulement la femelle choisit, et sélectionne par là, son partenaire sexuel, mais le mâle apprend à réagir adéquatement, en prenant compte de son environnement, à l'handicap créé par ses structures désavantageuses en ce qui concerne sa propre survie. Le rôle de la sélection naturelle s'en retrouve modifié. D'un principe créateur et positif, elle se mue en principe négatif et éliminateur, en simple couperet, le versant créateur et positif de la sélection ayant été transmis à l'animal conscient de son environnement et effectuant des choix réfléchis²⁶.

La question de l'expression, à laquelle Darwin consacre un ouvrage entier, illustre également la structure argumentative de l'éthologie darwinienne – anthropologie zoomorphique et zoologie anthropomorphique – tout en renforçant le principe de transmission du pouvoir sélectif à l'animal. En effet, relevant de part en part du champ de l'inutile, l'expression des émotions ne constituant jamais, contrairement aux dires de certains critiques²⁷, un avantage adaptatif pour Darwin, la théorie darwinienne de l'expression doit être liée avec la sélection sexuelle. Concernant la communication animale, Darwin distingue ainsi, dans un mouvement

²³ Cf. Mayr (1972). La sélection sexuelle darwinienne ne représente en aucun cas, contrairement à ce qu'affirme Cronin (1991), une prémisses de la perspective sociobiologiste post-fishérienne.

²⁴ Nous avons retiré les nombreux exemples rapportés par Darwin dans ces deux pages pour ne conserver que les aspects théoriques et nous encourageons le lecteur à se référer à l'ouvrage original afin de constater un exemple paradigmatique de la structure argumentative de l'éthologie darwinienne.

²⁵ Darwin établit ainsi une analogie entre une fête paysanne et les rassemblements d'oiseaux constatables lors de la saison des amours. Cf. Darwin (1874) : 420-421.

²⁶ Sur l'acceptation de la sélection naturelle comme couperet, cf. Hoquet (2009).

²⁷ Cf. Ekman (1973) ; pour une interprétation reconnaissant le caractère inutile de l'expression, cf. Browne (1985) ; Richards (1987) et Radick (2010).

qui n'est pas sans rappeler *L'essai sur l'origine des langues* de Rousseau, le cri, issu de besoin et éventuellement reductible à la sélection naturelle, de la voix, issue de la passion et ayant trait à la sélection sexuelle. A partir des sons émis involontairement, mécaniquement, par réaction à des sensations de plaisir ou de peine, l'animal apprend, consciemment, à utiliser, à articuler sa voix comme autant de mouvements expressifs dans un appel au plaisir partagé²⁸. La voix constitue donc un moyen pour celui que Starobinski appellerait le « signifiéur »²⁹ puisse se déployer. Une fois encore, l'éthologie darwinienne, dans le cas précis de la communication, de l'expression, ne saurait réduire l'animal à des procédures causales et mécaniques et laisse toute sa place aux faits contingents illustrés par une multiplicité d'exemples, d'anecdotes, cette stratégie argumentative n'étant cependant pas incompatible avec une volonté de généralisation, dont la modalité doit être déterminée, du comportement animal. En définitive, l'animal darwinien est un individu historique qui se retrouve à la croisée de trois histoires : phylogénétique, individuelle, culturelle³⁰. Certes limité par sa biologie (histoire phylogénétique), le comportement de l'individu-animal répond tout autant à ses expériences (histoire individuelle) qu'à celles héritées de sa communauté (histoire culturelle), l'expression étant un exemple paradigmatique de l'influence de ces trois histoires. Alors qu'une étude historique de l'œuvre de Darwin, travail de longue haleine avec lequel la brièveté de notre propos est incompatible, permet de faire apparaître l'animal darwinien, une analyse plus théorique est nécessaire pour lier ce dernier avec l'animal saussurien. De manière générale, l'éthologie darwinienne s'impose comme science historique au sens saussurien du terme. En effet, l'éthologie darwinienne s'oppose à l'éthologie darwiniste de *L'origine des espèces* qui, elle, s'impose comme une science naturelle abstraite basée sur des lois organiques. Les principes de l'éthologie darwiniste une fois établis, les faits empiriques deviennent superflus face à une systématique basée sur une loi immuable, à savoir la survie du plus apte. Ainsi, les organismes les mieux adaptés relativement à leurs concurrents, dans une réduction adaptationniste à son paroxysme, survivent au sein d'une nature qui peut être appréhendée comme un organisme tendant nécessairement vers l'équilibre, la contingence des variations pouvant être reconduites, au sein de la théorie de *L'origine des espèces* ainsi que dans toute la perspective adaptationniste diffuse dans les œuvres du naturaliste, à l'aveu d'ignorance des lois les régissant. A l'opposé de l'éthologie darwiniste susceptible de déboucher sur une modélisation abstraite de l'évolution, l'éthologie darwinienne est de part en part historique, grâce à l'importance accordée aux actes volontaires du vivant animé, constituant un transfert de pouvoir de la sélection naturelle à l'animal. L'on ne soulignera jamais assez que l'importance accordée aux actes volontaires du vivant animé est issue d'un contact privilégié, sur une multitude de terrains, du naturaliste avec les animaux débouchant théoriquement sur le double argument de l'anthropologie zoomorphique et de la zoologie anthropomorphique. Ainsi, l'évolution est le produit de l'histoire de toutes les espèces, cette dernière étant entendue de manière tout à fait anthropomorphique. L'histoire de chaque espèce est reductible non pas à des lois du développement mais à la somme de faits particuliers qui sont autant d'actes volontaires d'individus appartenant à l'espèce confrontés à des circonstances contingentes impliquant tout autant l'inorganique/inanimé que l'organique/animé.

Alors que l'éthologie darwinienne, laissant apparaître l'animal darwinien, répond à la définition des sciences historiques par Saussure, l'accord est encore plus évident en ce qui concerne les cas particuliers de la communication et du langage. Ce que l'on peut considérer

²⁸ Un exemple similaire est constatable dans l'étalement des atouts (plumes) par les mâles. Cf. Darwin (1874) : 402

²⁹ Starobinski (1971) : 367

³⁰ Lestel (2011) : 84

comme la linguistique darwinienne opère par analyse historique puisqu'elle rend compte des expressions particulières, qu'il faut considérer comme autant de faits linguistiques observables et non pas comme des lois abstraites, d'une faculté sémiotique générale. Ces faits linguistiques, ces expressions particulières d'une faculté sémiotique partagée par tout le vivant animé sont le produit de part en part historique de l'action volontaire animale. Rappelons en effet que l'animal darwinien se retrouve à la croisée de trois histoires, à savoir une histoire individuelle qui est celle comptant certainement le plus pour tout animal, une histoire culturelle dont l'importance est primordiale dans un contexte d'expression réclamant l'intercompréhension, et enfin une histoire phylogénétique certainement la plus distante de l'individu mais déterminant les capacités de ce dernier. Plus précisément, lors d'un acte volontaire d'expression, qu'il soit ou non le premier, l'animal prend nécessairement en compte son histoire individuelle le conduisant à se comporter d'une certaine manière face aux circonstances rencontrées ; l'histoire culturelle de la communauté à laquelle appartient ce même animal influence, par ce que l'on ne peut que considérer comme une instance de convention, la façon dont il doit s'exprimer pour être compris et obtenir ce qu'il désire ; enfin l'histoire phylogénétique se voit conférer une position de surplomb puisqu'elle détermine la façon dont ce même animal est capable de réagir et de s'exprimer.

Le caractère contingent du langage apparaît comme le principe cardinal de la linguistique darwinienne puisqu'une fois le vivant animé considéré comme capable d'action rationnelle, c'est-à-dire une fois le pouvoir de sélection transféré à l'animal, s'ouvre le champ de l'inutile, toujours en extension et parfaitement contingent. En effet, le pouvoir de sélection transféré à l'animal ne concerne pas uniquement la question de la survie mais également celui de la reproduction, lieu d'ouverture du champ de l'inutile et de la plus pure contingence comme l'illustre Darwin à plusieurs reprises en évoquant le choix des femelles, tantôt influencé par l'habitude, tantôt par un effet de mode ou même par le simple caprice³¹. L'étude du langage, comprise dans l'éthologie darwinienne anthropomorphique, permet une illustration concrète de l'affaiblissement de la systématique de la sélection naturelle dans l'œuvre de Darwin, le principe cardinal de *L'origine des espèces* laissant place, par l'influence de l'étude de l'homme et des sociétés (morales) humaines de même que du comportement animal, à d'autres principes, mettant en avant les actes volontaires du vivant animé, susceptibles d'expliquer l'évolution et amoindrissant le traitement de la nature comme un organisme dont l'inclination à la stabilité est régi par la loi, abstraite dirait Saussure, de la survie du plus apte. En définitive, l'animal darwinien-saussurien s'impose comme individu historique se mouvant au sein d'une triple contingence – biologique, individuelle, culturelle – constatables par une multitude de faits et ne pouvant être réduite à des procédures causales et mécaniques, à des lois organiques abstraites, détachées de l'histoire du vivant animé.

3. Conclusion

Deux des trois protagonistes de notre étude, Darwin et Saussure, ont pu être rapprochés à travers une perspective tout autant historique que théorique mettant en avant la compatibilité entre éthologie et linguistique darwiniennes avec la définition des sciences historiques développée par le linguiste genevois. En revanche, Nim Chimsky reste, apparemment, bien isolé dans un silence issu de son échec, mis en évidence par Terrace, à apprendre l'ASL. Toutefois, nous avons pu constater à quel point la méthodologie de Terrace présente des biais inhérents à l'épistémologie réaliste-cartésienne dans laquelle elle s'inscrit et incompatibles avec tout succès des expériences entreprises sur Nim Chimsky. Réévaluer le travail de ceux que Lestel appelle les chercheurs-singes semble dès lors nécessaire. Or, ces derniers semblent

³¹ Darwin (1874) : 93

s'être détachés de la perspective du propre de l'homme, particulièrement ancrée dans la question du langage, et avoir assouvi le désir de rompre l'isolement de l'espèce humaine. Cette rupture de l'isolement de l'espèce humaine s'effectue sur deux plans : synchroniquement d'abord, les chercheurs-singes cherchant des interlocuteurs avec lesquels communiquer à travers un code commun ; diachroniquement ensuite, l'approche anthropomorphique des primates s'inscrivant dans un continuisme radical de l'évolution des facultés. C'est précisément la perspective continuiste sous-jacente aux études des chercheurs singes qui pourrait permettre à Nim Chimpsky de s'exprimer. En effet, le langage n'est plus considéré comme un objet devant être défini au moyen de critères stricts mais comme un comportement. L'objet d'étude glisse de la faculté aux signifiants. Ces derniers sont les témoins d'une utilisation particulière d'une faculté sémiotique partagée par le vivant animé s'exprimant à travers ce qu'il faut considérer comme différentes langues. C'est en adoptant cette approche du langage tout à fait conforme à la linguistique darwinienne que l'on peut correctement évaluer les travaux des chercheurs-singes ayant remis au centre le signifiant primate et son contexte social qui ne sauraient être appréhendés par une approche, substantialiste, relevant des sciences naturelles. En d'autres termes, c'est à partir d'une linguistique pansémiologique considérée comme science historique, au sens où l'entend Saussure, que se déploient les travaux sur les singes parlants. Notons qu'une telle approche darwinienne-saussurienne opposée à une perspective réaliste-cartésienne ou cartésienne-darwiniste ne doit pas nécessairement se limiter au cas particulier des singes parlants ou de la communication entre l'homme et l'animal mais peut également s'appliquer à l'étude de la communication animale rompant dès lors avec tout carcan adaptationniste.

En définitive, le statut d'animal darwinien-saussurien laisse apparaître une nouvelle épistémologie des sciences sociales et humaines basée sur l'expression historique des facultés du vivant animé, la faculté sémiotique étant cardinale. Détachée du diktat adaptationniste inhérent aux sciences naturelles, cette approche présente l'avantage, en laissant Nim Chimpsky et tout animal non-humain s'exprimer, de ne pas isoler l'homme du reste du vivant tout en ne niant pas la particularité historique, et donc contingente, du comportement de chaque espèce.

Bibliographie

S.G. ALTER (1999), *Darwinism and the Linguistic Image, Language, Race and Natural Theology in the Nineteenth Century*. Baltimore : The John Hopkins University Press
-- (2005), *William Dwight Whitney and the Science of Language*. Baltimore : The John Hopkins University Press

S. AUROUX (2007), *La question de l'origine des langues*. Paris : Presses universitaires de France

J. BROWNE (1985), "Darwin and the Expression of the Emotions", in D. KOHN (ed.), *The Darwinian Heritage*. Princeton : Princeton University Press : 307-326

R.W. BURKHARDT JR. (1985), "Darwin on Animal Behavior and Evolution", in D. KOHN (ed.), *The Darwinian Heritage*. Princeton : Princeton University Press : 327-365

H. CRONIN (1991), *The Ant and the Peacock*. Cambridge : Cambridge University Press

- C.R. DARWIN (1859), *On the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*. London: John Murray [1st ed.]
 --, (1874), *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex*. London : John Murray [2nd ed.]
- J.R. DURANT (1985), "The Ascent of Nature in Darwin's *Descent*", in D. KOHN (ed.), *The Darwinian Heritage*. Princeton : Princeton University Press : 283-306
- P. EKMAN (ed.) (1973), *Darwin and Facial Expression. A Century of Research in Review*. New York : Academic Press
- J. FODOR & M. PIATTELLI-PALMARINI (2011 [2010]), *What Darwin Got Wrong ?* London : Profile Books
- A. GARDNER & B. GARDNER (1969), "Teaching Sign Language to a Chimpanzee", *Science*, 187 : 752-753
- C.F. HOCKETT (1960a), "Logical Considerations in the Study of Animal Communication" in W.E. Lanyon & W.N. Tavolga (eds.), *Animal Sounds and Communication*. Washington : American Institute of Biological Sciences
 --, (1960b), "The Origin of Speech", *Scientific American*, 203 : 88-96
- T. HOQUET (2009), *Darwin contre Darwin, Comment lire « L'origine des espèces »*. Paris : Vrin
- J.E. JOSEPH (2012), *Saussure*. Oxford : Oxford University Press
- D. LESTEL (1995), *Paroles de singes : l'impossible dialogue homme-primate*. Paris : La découverte
 --, (2001), *Les origines animales de la culture*. Paris : Flammarion
 --, (2011), "What Capabilities for the Animal ?", *Biosemiotics*, 4 : 83-102
 --, (2012), "Portait du philosophe en forme de singe", *Revue de Primatologie*, 4
- E. MAYR (1972), ""Sexual Selection and Natural Selection", in B. CAMPBELL (ed.), *Sexual Selection and the Descent of Man*. Chicago : Adline : 87-104
- C.L. MORGAN (1895), *An Introduction to Comparative Psychology*. London : Walter Scott
- G. RADICK (2010), "Darwin's Puzzling Expression", *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences : Biologies*, 333, 2 : 181-187
- R.J. RICHARDS (1987), *Darwin and the Emergence of Evolutionary Theories of Mind and Behavior*. Chicago : The University of Chicago Press
- F. de SAUSSURE (1974 [1891]), *Conférences inaugurales à l'Université de Genève*, in *Cours de linguistique générale*, édition par R. Engler, Wiesbaden : Harrasowitz
 --, (2002), *Ecrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard
- J. STAROBINSKI (1971), *La Transparence et l'obstacle*. Paris : Gallimard

H. TERRACE (1979), *Nim*. New York : Alfred Knopf

P. TORT (1980), *Evolutionnisme et linguistique*. Paris : Vrin

E. TOWNSHEND (2009), *Darwin's Dogs: How Darwin's Pets Helped Form a World-Changing Theory of Evolution*. London : Frances Lincoln Publishers